

I

Le principal défaut que mes deux amis reprochent au Centurion, c'est de manquer de couleur locale. Mais on peut manquer de couleur locale dans les choses mêmes que l'on raconte, et dans les mots que l'on emploie pour les raconter.

Est-ce la couleur locale dans les choses qui manque au Centurion ? Certainement non. Car il est tout rempli, trop rempli même, pense M. l'abbé Roy, des choses, des événements, des faits, des discussions religieuses et des luttes des temps messianiques.

C'est donc l'absence de couleur locale dans les mots que l'on me reproche, et M. l'abbé Roy s'en explique très clairement. Dans ce livre qui nous reporte à vingt siècles en arrière, il veut que " les choses soient racontées et décrites avec les mots, les expressions qui les font à la fois, pour le lecteur, vieilles et nouvelles, avec le tour de phrase qui pose sur chaque objet la teinte, la nuance et aussi la poussière ou le parfum antique ".

Certes, voilà un précepte d'observance difficile ; et je crois que M. l'abbé Roy lui-même serait incapable de poser sur un objet, au moyen d'un tour de phrase, une poussière de vingt siècles, ou un parfum du même âge — d'autant plus que les vieilles villes d'Orient exhalent des odeurs fétides qu'il serait bien difficile d'aromatiser.

Je suis bien d'avis qu'il faut observer la règle de la couleur locale dans les choses. Mais la couleur locale dans les mots, qui relève de la doctrine réaliste et naturaliste, ne me paraît pas du tout désirable en belle et saine littérature ; et ce sont les écrivains qui l'ont pratiquée qui m'en ont dégouté.

M. l'abbé Roy admet que Brunetière s'en est moqué. Mais il n'est pas le seul. Louis Veillot a-t-il assez ridiculisé ces critiques, passionnés de couleur locale, qui blâment sévèrement Racine de l'avoir complètement négligée. Jules Janin était au nombre de ceux-